L'embarcation, métaphore d'une inscription sociale chez les pêcheurs de Sainte-Lucie

Hélène André-Bigot

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/tc/1609>

DOI : 10.4000/tc.1609

ISSN : 1952-420X

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2002

ISSN : 0248-6016

Référence électronique

Hélène André-Bigot, « L'embarcation, métaphore d'une inscription sociale chez les pêcheurs de Sainte-Lucie », *Techniques & Culture* [En ligne], 38 | 2002, mis en ligne le 30 juin 2006, consulté le 29 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/tc/1609> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/tc.1609>

Ce document a été généré automatiquement le 29 septembre 2022.

Tous droits réservés

L'embarcation, métaphore d'une inscription sociale chez les pêcheurs de Sainte-Lucie

Hélène André-Bigot

- ¹ Le gommier est une embarcation de dimensions variables, de cinq à neuf mètres de long, pour une largeur totale, bordés et clins compris, d'un à deux mètres (photo 1). Elle permet la pratique de tous les types de pêche, celle d'espèces de fond côtières (à l'aide de nasses, de lignes à main, de palangres, de filets de fond), mais aussi d'espèces de surface côtières (avec des sennes et des filets maillants encerclants) et d'espèces pélagiques hauturières (pêche à la traîne).

2 Carte 1. Situation générale : Sainte-Lucie et les Petites Antilles (Musée de la Marine)

3 Photo 1. Vue générale d'un gommier

- 4 Autrefois déplacé à l'aide de deux rames, *zaviron*¹ (« avirons ») et de deux voiles, la *gwan vwèl* (« grande voile »), d'une surface de 9 à 12 m² et la *mizènn* (« misaine »), mesurant 4 à 7 m², le gommier est aujourd'hui propulsé par des moteurs hors-bord, d'une puissance qui va de huit à soixante-quinze chevaux selon les types de pêche pratiqués (la motorisation s'est développée à partir des années soixante). L'intérêt de son étude tient à deux raisons, principalement. D'une part, il s'agit de la plus ancienne embarcation de l'aire antillaise, comme en attestent les récits des voyageurs ou des missionnaires dans les îles françaises des Antilles (Anonyme 1776; Du Tertre 1667; Rochefort 1658; Labat 1742). Sa technique de construction est héritée des premières populations amérindiennes, les Caraïbes. D'autre part, en 1994, les gommiers étaient

encore les bateaux les plus représentés à Sainte-Lucie; ils composaient presque les deux tiers de la flottille de pêche de l'île (61 %). Cette proportion a ensuite diminué : ils ne sont en effet quasiment plus construits depuis 1990, date à laquelle ont été prises des mesures de protection du gommier, arbre en voie de disparition et dont l'embarcation tire son nom. Le gouvernement en réglemente désormais très strictement la coupe. Ces mesures se trouvèrent appuyées à partir de 1995, à la demande du ministère de l'Agriculture et des Forêts (dont dépend le département des Pêches), puisque plus aucune banque ne proposa de prêts pour l'achat d'un gommier². Le gouvernement vise ainsi de façon explicite le renouvellement de la flottille de pêche insulaire, en incitant les pêcheurs à remplacer progressivement les gommiers par des yoles dont les coques sont en plastique.

La construction

- 5 Le gommier est une embarcation constituée d'une partie monoxyle, taillée dans le tronc de l'arbre du même nom (*Dacryodes excelsa*) et surmontée de bordages du même bois —ou de bois différents—, et parfois de clins qui permettent de l'élargir (figures 1 et 2).
- 6 Les pêcheurs distinguent plusieurs qualités de bois de gommier. Par exemple, le *gomiè blan*, « gommier blanc » (*Dacryodes protium*) et le *gomiè wouj*, « gommier rouge » (*Dacryodes bursera*). Le gommier blanc est le plus léger, mais il est nécessaire de le laisser longtemps mûrir avant de le travailler. Son bois « s'ouvre » (s'expand) également plus facilement que celui du gommier rouge, mais c'est ce dernier qui est le plus couramment utilisé. Dans les années 1960 (d'après les dires d'un informateur), d'autres bois servaient à sa fabrication, notamment le *poyé*, « poirier » (*Tabebuia pallida*), l'*acajou*, « acajou » (*Cedrella odorata*), le *maho blan*, « mahaut blanc » (*Hibiscus sp.*)... L'acacia, plus connu sous l'appellation de *fromager* (*Ceiba pentandra*), pouvait également être employé; la construction d'un gommier dans ce dernier matériau relevait cependant d'un usage particulier, lié à certaines croyances magiques³. À Sainte-Lucie, quatre villages disposent encore de chantiers de construction de gommiers. Ce sont, par ordre d'importance décroissante, Praslin, Dennery, Anse l'Ivrogne et La Pointe-Choiseul. Les bateaux peuvent également y être réparés, bien que les réfections soient souvent effectuées par les pêcheurs eux-mêmes dans leurs villages d'attache. La durée de fabrication varie de quelques semaines à plusieurs mois, selon le type de bois, les dimensions de l'embarcation et le carnet de commande des constructeurs.
- 7 La durée de vie maximale d'un gommier est de quinze à vingt ans. Le coût total de l'embarcation tient compte des rétributions du bûcheron, le *cutter*, qui coupe et évide l'arbre, et du charpentier, le *builder*, lequel se livre au véritable travail de construction.
- 8 Après avoir choisi son bûcheron et son charpentier, le pêcheur définit avec eux les caractéristiques souhaitées de son embarcation (largeur et longueur). La coupe du gommier est fonction du cycle lunaire, car elle ne s'effectue que durant la lune décroissante, période s'étalant de trois jours après la pleine lune jusqu'à trois jours avant la nouvelle lune⁴. Le bûcheron attend généralement la « lune noire » (cycle sans lune) pour se rendre sur les lieux de coupe. L'arbre est sélectionné dans la forêt primaire et sa coupe est négociée avec l'État, propriétaire de ces terres non cultivées. Le bûcheron se charge des formalités imposées par le département des Forêts⁵.
- 9 Les outils du bûcheron comme ceux du charpentier étaient fort rudimentaires jusqu'au début des années 1980⁶. Depuis, le bûcheron utilise une tronçonneuse, qui non seulement facilite le travail de coupe mais en maximise la découpe : les découpes du

tronc, qui étaient auparavant perdues⁷, peuvent maintenant servir à la construction des bordés. Malgré un séjour de deux ans et demi à Sainte-Lucie⁸, je n'ai pu assister aux opérations de coupe et de descente du gommier; les différentes observations dont je rendrai ici compte m'ont été rapportées par un pêcheur⁹.

10 Figure 1a. Les différentes parties du gommier (vue de face)

11 Figure 1b. Les différentes parties du gommier (vue de profil)

- 12 Après que l'arbre a été abattu, étêté, ébranché, découpé à la longueur souhaitée, et une fois son écorce ôtée (*lapo*, « la peau », « l'écorce », *skin* en anglais), le tronc est descendu. Si sa longueur est standard (autour de dix mètres), sa circonférence varie de trois à quatre mètres (diamètre de 80 cm à 1,25 m). Avant la descente, le chemin généralement escarpé par lequel il sera acheminé est repéré et défriché à l'aide de machettes par les participants du *kudmin* (« coup de main »; cf. *infra*). Deux trous qui permettent de fixer les cordes nécessaires à son acheminement sont percés dans le tronc, à chacune de ses extrémités : à l'aide de la corde attachée à l'avant du tronc,

cette corde arrière, qui était enroulée deux fois autour d'un arbre, en est progressivement déroulée. Cela constitue une mesure de sécurité importante.

- 13 Le bloc monoxyle et les différents ajouts de bois ayant été acheminés dans le village du charpentier, celui-ci peut commencer à travailler. Outre les outils précités, il emploie des gouges (*guj*), rabots (*wabo*) et des vrilles (*méch*). Le charpentier dispose le bloc monoxyle sur deux billots de bois et commence à évider le tronc —on parle alors de *bwa fouyé* en créole (« bois fouillé »)—, puis il façonne l'étrave de l'embarcation. De manière à contrôler l'évidement du tronc, il perce plusieurs trous dans l'épaisseur de la coque, tant sur sa longueur (trois endroits différents sont choisis : la proue, le milieu et la poupe) que sur sa hauteur (à cinq endroits différents : au fond, au milieu 1, au milieu 2, au milieu 3 —mesures utilisées par les charpentiers qui découpent en parties égales la hauteur du tronc afin d'en vérifier l'épaisseur, de « milieu 1 », la plus proche du fond, à « milieu 3), la plus proche du sommet de la coque—, enfin au sommet). Le fond du bateau doit être plus épais que les côtés pour en assurer la solidité. Ainsi, le poids total de l'embarcation est contrôlé.
- 14 Le gommier ne doit être ni trop léger —il ne serait pas assez robuste et sa coque risquerait de s'abîmer sous l'effet des halages successifs—, ni trop lourd —il serait alors difficile à manipuler, notamment lors des opérations de halage et de mise à l'eau. C'est pourquoi le charpentier, en réduisant au maximum l'épaisseur des côtés, va alléger l'embarcation. La coque a effectivement une épaisseur de plus en plus fine à mesure que l'on se rapproche de son livet : trois pouces au fond de l'embarcation, de deux pouces à un pouce un quart au milieu, et un pouce au livet. Les trous qui ont permis au charpentier sont laissés tels quels. Ils seront bouchés par le propriétaire de l'embarcation après son aménagement.
- 15 Le bloc monoxyle évidé, le charpentier place des pierres dans le fond de la coque qui, par leur poids, impriment une courbure (*tonti*) à l'endroit qui brisera les vagues. Plus le tronc est droit et plus il faudra de pierres pour modeler cette courbure. À l'inverse, si le tronc a déjà une courbure naturelle, celle-ci sera laissée en l'état —ou accentuée. La coque est ensuite emplie d'eau douce pour la laisser tremper (*soak* en anglais); elle reste ainsi au soleil pendant une à six semaines, en fonction tant de la qualité du bois que de la disponibilité des charpentiers (photos 2 et 3). À mesure que l'eau imbibe la coque, trois traverses sont clouées dans la largeur du tronc, à l'intérieur de la coque. La taille de ces traverses est progressivement augmentée jusqu'à atteindre la largeur souhaitée, soit, pour un gommier standard, environ quatre-vingt-dix centimètres de large. Puis la coque est vidée de son eau et mise à l'abri du soleil. Sous l'effet d'un *fumé* (« fumage »), elle est ensuite séchée; cette opération a pour but de resserrer et de rendre plus solide la fibre du bois, assouplie et dilatée par le trempage. Pour ce faire, de petits feux sont allumés à partir d'étope et de coques de noix de coco, de chaque côté et sur toute la longueur de la coque. Ils sont ensuite éteints de manière à ce que seules subsistent des braises. Une fois le *fumé* achevé, les traverses sont enlevées.
- 16 Les membrures centrales, *koub* (« courbes ») et latérales, *alonge* (« allonges »), sont alors façonnées. Les membrures latérales sont en général taillées dans du *pyé* (*Tabebuia pallida*), les courbes dans du *maho* (*Hibiscus* sp.). Des morceaux de fil de fer, martelés à l'intérieur de la coque aux points de fixation, servent de gabarits pour façonner les membrures latérales et les courbes. Selon les dimensions du gommier mais aussi en fonction de la puissance du futur moteur¹⁰, le nombre de membrures latérales et de courbes varie (entre quatre et six *koub*, dix et seize *alonge*).

- 17 En fin de construction, les bordés et les clins, les membrures et les courbes ainsi que le *wakaba* —le tableau arrière du bateau— sont polis avant d'être cloués à l'intérieur de la coque. La figure de proue, *létenbot*, également nommé *né* (« nez »), est taillée dans un morceau de *poyé*. Elle est encastrée dans une mortaise creusée à l'avant du monoxyle. *Létenbot*, d'une épaisseur de deux pouces et demi, est ajusté sur un méplat réservé à cet effet et situé sur l'extrémité postérieure du monoxyle; deux trous, percés sur toute l'épaisseur du tableau arrière, serviront à accrocher le moteur. Les clins sont alors fixés sur toute la longueur externe de la coque, et dans ces clins sont ensuite cloués les bordés supérieurs du bateau, les *bodaj* (« bordages »). Ce n'est qu'après que les *alonge* ont été fixées que le travail du charpentier est terminé.

- 18 Photos 2 et 3. Les opérations de trempage
- 19 Mais certains travaux d'aménagement sont encore indispensables après livraison de l'embarcation à son propriétaire qui commence par fixer les *tot* (« bancs ») du bateau. Pour ce faire, il cloue des morceaux de bois de chaque côté de la coque et au-dessus de chacune des *koub* qui supporteront les cinq ou six bancs du gommier. La première *tot*, située à l'arrière du bateau, est celle où sera assis le capitaine; la dernière, nommée *to bo mizènn* (« banc à côté de la mizaine »), est percée en son milieu de manière à ce que vienne s'y loger le *mât mizènn*, encore utilisé en cas de défaillance de moteur¹¹. Sur toute la longueur extérieure des bordés supérieurs, le propriétaire cloue également deux *listo*. Ces bandes de bois, d'un pouce par trois, protègent et renforcent la partie supérieure de l'embarcation. De même, deux lisses, bandes de bois d'un pouce par trois, sont fixées (au niveau et sur les *alonge*) sur toute la longueur. Elles permettent de fixer le matériel de pêche (notamment des lignes de traîne) et facilitent la prise du gommier lors des opérations de halage. L'embarcation est également équipée de trois à quatre *tolé* qui sont cloués sur les plats-bords. Il s'agit de morceaux de bois *chivi* (« chevilles »). Lorsque les embarcations étaient déplacées à la rame et la voile, les *tolé* servaient à

maintenir les rames qui venaient se loger entre les deux chevilles. Aujourd'hui, ces *tolé* sont utilisés pour bloquer les bâtons d'extension des lignes de traîne.

- 20 L'aménagement intérieur du bateau se termine lorsque son étrave a été renforcée et protégée sur toute sa longueur à l'aide d'un morceau d'acier nommé *tylane*. Les travaux de calfatage, réalisés avec du fil de coton ou de l'étoffe de noix de coco goudronnée et de peinture, sont effectués après les rituels de protection magique, sur lesquels nous reviendrons¹².

Les réseaux de sociabilité mis en œuvre

- 21 La construction d'un gommier mobilise plusieurs personnes. Entre pêcheurs, propriétaires terriens, bûcherons, charpentiers, etc., existent des liens sociaux très forts. Ces relations réfractent les rapports d'interconnaissance et d'interdépendance des agents qui visent un objectif commun.
- 22 Compte tenu des lieux où s'effectuait la coupe du gommier, l'opération de descente du tronc mobilisait un nombre important d'intervenants : cela exigeait la mise en œuvre d'un *kudmin* (« coup de main »).
- 23 Le *kudmin* est un système d'entraide fondé sur l'échange de journées de travail, que l'on retrouve dans tout l'arc caraïbe et qui, selon André Laplante (1972), ne constitue pas un aspect secondaire de l'organisation sociale et économique. Au contraire, au sein des communautés antillaises, ce système joue un rôle primordial, non seulement dans la vie économique, mais dans de multiples secteurs de la vie sociale; c'est un facteur-clé d'intégration sociale. Le statut de ceux qui participent à ces groupes de travail s'y manifeste, comme les rapports de parenté et certaines croyances cosmologiques. Les *kudmin* sont par ailleurs une des rares occasions d'activités et de réjouissances collectives propres à un système économique peu monétarisé et sans échanges marchands importants¹³. Le travail en groupe est toujours « échangé » de façon symétrique différée, en fonction de la réciprocité des services rendus.
- 24 Le *kudmin* s'effectuait toujours sous la direction d'un « maître » (la personne qui le demande), lequel se devait de nourrir et désaltérer copieusement les participants : de généreuses rations de rhum étaient distribuées à intervalles réguliers. Les femmes, en marge du « coup de main », avaient la charge de préparer les repas; leur participation, notamment pour la descente du gommier, s'arrêtait là.
- 25 Dans le cas des pêcheurs, le *kudmin* intervenait dans les opérations de descente du tronc depuis son lieu de coupe, ce qui mobilisait une vingtaine de personnes, dont le futur propriétaire de l'embarcation et certains de ses amis. Les opérations de défrichage, du passage et de descente du bois, qui pouvaient durer un ou deux jours, étaient égayées par des chants spécifiques au type de *kudmin*¹⁴. Ce *kudmin* appartient au type « convoi réglé »; ses caractéristiques sont les suivantes :

Contrat	Individuel entre un organisateur et un certain nombre d'individus
Unité d'échange de travail	La journée
Durée moyenne des groupes	1 ou 2 jours

Nombre et sexe des participants par convoi	9 à 37. Hommes ou femmes, selon le type de convoi (sauf convoi de cannes et d'ensemencement)
Heures de travail	8 à 18
Normes alimentaires	1 ou 2 repas, et rhum
Travaux	Toutes opérations, sauf montage de four à charbon, construction de cases, fabrication de sirop de canne et de farine de manioc

- 26 Caractéristiques du « convoi réglé », selon Laplante (1972 : 40)
- 27 Le *kudmin* en tant que système d'entraide, déborde par ailleurs largement le groupe des pêcheurs puisque, historiquement (jusqu'à la monétarisation plus ou moins « généralisée » des services, *i.e.* jusque dans les années quatre-vingt environ), il s'appliquait à la majorité des travaux collectifs ou individuels, dans le domaine agricole, pour préparer les terres, déboiser, sarcler et défricher un terrain, ou dans le domaine domestique, pour construire des maisons ou pour préparer les terres, déboiser, sarcler et défricher un terrain, ou dans le domaine domestique, pour construire des maisons ou pour préparer du charbon de bois...
- 28 On notera le mode de rétribution des échanges qu'a contractés le pêcheur lors de la construction de son embarcation, hormis le *kudmin* en tant que tel. Il prend surtout la forme d'un troc en nature, à savoir en poisson¹⁵. Cela concerne les échanges contractés avec le bûcheron, avec les agriculteurs et les petits propriétaires sur les terres desquels sont prélevés bois et bambous. La rétribution du charpentier fait cependant exception. La spécificité technique de son travail et sa durée impliquent une rétribution mixte : en monnaie et en nature. La construction des embarcations, des nasses, mais aussi des maisons, crée la cohésion intra- et inter-groupes, ce qui souligne l'importance de l'échelle locale de proximité.
- Les représentations du gommierLa « jalousie » et les modes d'appropriation de l'espace
- 29 Au sens créole du terme, la « jalousie » est une forme de sentiment et de relation qui se rapproche de l'envie et qui, en outre, renvoie à l'idée qu'une action est menée par une personne « jalouse » pour s'approprier, moyennant des pratiques magiques, l'objet (au sens large) de cette jalousie.
- 30 La superficie réduite de l'île, une démographie élevée¹⁶, une économie de subsistance — pour l'essentiel— et l'interdépendance obligée des individus exacerbent de nombreux conflits. On les interprète toujours dans les termes de la jalousie, omniprésente¹⁷, qui fonde les pratiques codifiées de sorcellerie. L'empreinte de la jalousie est exprimée par le recours constant aux locutions telles que « *Your best friend is your worst enemy* » (« ton meilleur ami est ton pire ennemi ») ou « *Vié nèg jalou* » (« Les "nègres" sont "jaloux" »)...
- 31 Les pêcheurs classent la nature, terrestre ou maritime, dans l'ordre du bénéfique, bien qu'elle leur paraisse soumise à l'influence maléfique d'autrui. Selon eux, seule une attaque de sorcellerie est responsable d'une mauvaise pêche¹⁸; les pratiques défensives sont donc nombreuses. La jalousie rayonne dans toutes les sphères sociales où s'inscrit l'individu, qu'il soit ou non pêcheur; elle prend sa « source » à terre, mais s'applique en mer.

- 32 L'espace maritime est pour les pêcheurs un champ de représentations décisif. S'il ne porte pas les marques habituelles de la « domestication » terrestre, il n'est pas pour autant perçu comme une étendue « sauvage » et indéterminée. Les savoirs et les modes d'appropriation dont il fait l'objet attestent qu'il est intimement ordonné et maîtrisé et ce, notamment, par le biais des toponymes.
- 33 L'analyse des noms donnés aux lieux de pêche dévoile que cet espace est perçu comme une extension de l'espace terrestre. Les ressources halieutiques se composent essentiellement d'espèces sédentaires; ainsi, les toponymes maritimes dérivent de dénominations terrestres, d'où une sorte d'homologie entre la terre et la mer.
- 34 C'est particulièrement vrai du toponyme *Bo da kaye*, qui littéralement se traduit par « à côté des maisons » : l'appellation *kaye* désigne à la fois, à terre, la « maison » et les « rochers » qui affleurent, en tant qu'ils constituent les lieux d'habitat privilégiés (« maisons ») de certaines espèces démersales; c'est aussi le cas de *savann* —« savane »—, étendue herbeuse, en rapport avec la qualité des fonds. Il en va de même des zones côtières plus éloignées : *Sèk* (« sec ») et *Canal* étant dévolus aux pêches saisonnières hauturières et, depuis la motorisation des embarcations, à la pêche des espèces démersales profondes.
- 35 La socialisation de la mer exploitable se fait donc sur un mode analogue à celle des terres, d'une part; d'autre part et en conséquence, les représentations relevant du « système-jalousie » —et les protections attenantes— sont similaires. C'est pourquoi j'avancerai la notion de Terroir (signalé par une initiale capitale) : quadrillage toponymique marin dédoublant le « terroir » terrestre.

Les techniques de protection

- 36 Le Terroir révèle une homologie entre la maison et l'embarcation qui devient la « maison sur mer » du pêcheur et sera objet, dans le cadre du « système-jalousie », des mêmes pratiques de protection que la maison terrestre. L'embarcation est donc une extension sur mer de l'habitation, et il reste à examiner le lien spécifique qui la relie à l'espace terrestre, via la maison du pêcheur, puisque ce lien ancre l'embarcation dans le jeu du référent social et culturel.
- 37 Ce lien d'homologie s'appuie d'abord sur un isomorphisme relatif au bois et à la décoration. Il se situe sur le plan des matériaux de construction presque identiques et sur celui de la similitude des motifs peints. Le même rapport apparaît sous l'angle des modes de sociabilité engendrés par la construction. Si l'on se penche sur les types et les techniques de protection dont elles font l'une et l'autre l'objet, on le retrouve aussi.

Protéger l'embarcation, protéger la maison

- 38 La maison comme l'embarcation doivent être protégées¹⁹ pour prévenir d'éventuelles attaques en sorcellerie qui peuvent avoir différents impacts, par exemple celui d'empêcher la capture du poisson.
- 39 Les protections de type conjuratoire visent à déjouer les attaques sorcières²⁰. Elles ne sont nullement exclusives les unes des autres puisque, en pratique, il y a souvent juxtaposition de plusieurs protections.
- 40 Compte tenu des données existantes (écrites ou collectées par entretien), toutes les protections conjuratoires sont issues des pratiques s'appliquant aux maisons. C'est le cas de la plombade, protection élaborée à partir de différents ingrédients utilisés seuls ou en association comme du *safétida* (gomme tirée du *Ferula assafœtida*, famille des *Apiaceae*), des médailles de saints, du mercure, des « parchemins vierges » sur lesquels

sont inscrites des prières... Les fondations des maisons sont systématiquement « plombées », soit aux quatre points cardinaux, soit en leur exact centre : ces choix sont équivalents puisque censés « cristalliser » l'énergie du lieu.

- 41 De même, la plupart des plantes utilisées en frottement sont situées dans l'enclos de la maison afin de la protéger, « parfumages » et fumigations étant mobilisés de façon ponctuelle pour expulser les sorts qui affecteraient les maisons.
- 42 La protection des embarcations qui fréquentent le Terroir résulte surtout de deux types de procédés. En premier lieu, il existe une protection dite définitive, une plombade, qui est directement placée à l'intérieur de la coque, dès l'achèvement de la construction. Pour ce faire, on perce trois trous dans la coque (au centre, à l'avant et à l'arrière), qui sont calfatés; l'embarcation est ensuite toujours peinte.
- 43 La plombade peut être effectuée par le propriétaire du bateau (s'il « sait s'aider », comme on me l'a dit) ou par une personne extérieure spécialement habilitée en matière de protection et qui sera rétribuée, soit en argent, si les deux intéressés décident d'arrêter là leur relation, soit le plus souvent en poisson. Dans ce cas, pendant une période définie à l'avance, la personne qui aura protégé le bateau pourra, au débarquement de la pêche, prélever un poisson à sa convenance. Cette personne est souvent extérieure au village car la plombade doit rester un « secret » pour les autres pêcheurs villageois. La plombade étend la protection du gommier à terre, où il est halé après chaque retour de pêche, car la tombée de la nuit, plus que la nuit elle-même, constitue un moment particulièrement propice à l'attaque en sorcellerie. Les ingrédients précités, qui entrent dans la composition de la plombade, varient cependant selon le savoir de celui qui la pratique. Une autre forme de protection « définitive » se pratique à l'aide de croix chrétiennes²¹. Une à deux croix, façonnées à partir de *zo nwé*, « os noir » (*Blechnus brownei*) ou d'acacia, « fromager » (*Ceiba pentadra*)²², sont placées à l'avant et/ou à l'arrière du gommier. Notons que si l'article de Richard Price (1966) signale l'utilisation de croix façonnées à partir des bois susmentionnés, je n'ai trouvé que des croix peintes, toujours de couleur blanche, et placées de la même façon (photo 4).

44 Photo 4. Protection du gommier : la croix

- 45 Il existe également une protection dite temporaire de l'embarcation, par fumigations, par « parfumages » et/ou par frottements, qu'effectue toujours un propriétaire —ou un capitaine s'ils sont différents. Les fumigations consistent à purifier le gommier en y brûlant des encens. Parfumages et frottements se font respectivement à partir d'essences et de plantes dont on enduit les embarcations et que l'on frotte sur certaines parties de celles-ci.
- 46 La protection « temporaire » recouvre d'autres pratiques qui sont généralement effectuées avant toute sortie en mer : le signe de croix, la prière récitée et le dépôt dans l'embarcation d'une pincée de sable prélevée à côté de l'endroit où l'embarcation est restée durant la nuit. Exécutées seules ou en association, ces pratiques sont toujours le fait du capitaine; symboliquement, elles appellent le retour du gommier à son lieu de départ, la terre.
- 47 Outre le bateau et la maison, les engins de pêche calés ainsi que le corps du pêcheur font l'objet de protections particulières. Les mêmes ingrédients sont utilisés dans le cadre des techniques de protection « temporaire » des engins de pêche et du pêcheur.
Peindre l'embarcation, peindre la maison
- 48 Une fois protégées, l'embarcation comme la maison sont peintes. Le fait de recourir à la peinture pour décorer et protéger l'embarcation assure une longévité accrue au matériau (le bois dans les deux cas) et facilite la reconnaissance, en mer, du gommier et son propriétaire. L'agencement des couleurs de la coque, qui diffère d'une embarcation à l'autre, constitue donc un élément d'identification; la gamme des couleurs est étendue et les possibilités sont nombreuses. Peindre son bateau vise aussi, et peut-être surtout, à marquer l'empreinte du propriétaire dans une continuité territoriale liant l'embarcation à l'espace terrestre via la maison du pêcheur, décorée des mêmes couleurs²³. Le fait de peindre permet donc de singulariser et de territorialiser l'espace

domestiqué tant sur mer que sur terre. Par territorialisation, j'entends l'appropriation symbolique qui s'effectue au travers des codes culturels dominants, tant à l'échelle individuelle qu'à celle du groupe. Il y a là un véritable marqueur identitaire.

- 49 Parmi les coloris disponibles, les pêcheurs n'en emploient que quelques-uns pour la coque extérieure. Les plus courants sont le rouge, le jaune (tirant souvent sur l'orangé), le bleu « caraïbe » (« caribbean blue », c'est-à-dire une couleur proche du turquoise) et le blanc; viennent ensuite le bleu et le vert. Les coques des bateaux sont toujours au moins bicolores; or, la répartition courante définissant des couleurs chaudes (rouge²⁴ et jaune) et des couleurs froides (vert et bleu), on peut donc dire qu'elles sont soit peintes en deux couleurs chaudes (association fréquente de jaune et de rouge), soit peintes à partir d'une couleur chaude et d'une couleur froide. Il semble que les pêcheurs n'aient jamais recours à deux couleurs froides.
- 50 Les notions de « froid » et de « chaud » aux Antilles sont associées au risque et s'expriment, pour la pêche, par l'emploi de la technique propitiatoire visant à appeler le poisson par le biais du *manèv*. Le *manèv* est une substance magique forte, constituées de divers ingrédients (essences, écorces, térébenthine...). Badigeonnée sur les embarcations, sur les engins de pêche calés, ainsi qu'en bains pour les pêcheurs, elle a pour objectif de les « chauffer » afin d'attirer le poisson rapidement ou de rétablir l'équilibre du corps.
- 51 Dan et Myriam Boghen (1972) montrent que la représentation des maladies aux Antilles s'inscrit dans un système opposant chaud et froid²⁵. Ces notions désignent certes des états thermiques du corps, mais se rapprochent aussi d'objets qui semblent n'avoir aucun rapport avec la température. Par exemple, des aliments —banane, laitue et ananas— et des actions —ouvrir son réfrigérateur— sont pensés froids et dangereux au sortir d'un état de corps « chaud », comme un réveil ou suite à un travail de repassage, de cuisine et après une nuit blanche.
- 52 Le contexte d'utilisation du *manèv* présente néanmoins des dangers. Si un état trop froid est indésirable, un excès de chaleur engendre des risques beaucoup plus importants, comme, lors de la pêche, celui de rencontrer le *djab lanmé* (« diable de la mer »)²⁶.
- 53 La recherche d'un équilibre corporel harmonieux est à mettre en parallèle avec le choix des couleurs du gommier. Ce dernier constitue, non seulement une extension sur mer de l'univers domestique (la « maison sur mer »), mais traduit aussi une émanation de son propriétaire, lequel tire souvent, par exemple, son surnom du nom de son embarcation. Ainsi, les couleurs extérieures de la coque permettraient également de maintenir un état harmonieux du corps du pêcheur dans un environnement susceptible de modifier celui-ci.
- Nommer l'embarcation, se nommer
- 54 Outre la raison pratique qui différencie les embarcations les unes des autres, nommer le gommier participe d'un geste symbolique; la parole devenant acte vise à maîtriser, à apprivoiser et à s'approprier l'objet désigné. Le geste performatif de la dation du nom est le dernier signifiant territorial qui confère sa marque, son empreinte à un objet a priori neutre.
- 55 Le nom du bateau évoque également des préoccupations et la place du pêcheur dans son groupe d'appartenance; il porte un message destiné à être lu et reconnu par les

autres pêcheurs. À ce titre, le nom de l'embarcation relève des processus d'identification de l'embarcation et des pêcheurs en mer.

- 56 Que le nom de la personne en charge du gommier²⁷ soit ou non connu, celui du bateau devient souvent son surnom, un *nom gaté*²⁸ en créole (ou un « nickname » en anglais). Surnoms, pseudonymes et noms de jeu ne sont cependant pas, à Sainte-Lucie, le propre du groupe de pêcheurs puisqu'ils s'appliquent à toutes les catégories sociales. Cela tient au détournement possible du nom²⁹, garant de l'intégrité de l'individu et considéré comme son émanation substantielle, dans le cadre des représentations issues du « système-jalousie ». L'expression créole sainte-lucienne « *I ka jwé asou nom-mwèn* », qui se traduit littéralement par « il joue sur mon nom », signifie qu'un sort a été jeté sur une personne.
- 57 Rares sont les pêcheurs désignés par leur nom de baptême. Ils possèdent ainsi tous un ou plusieurs surnoms, surtout en créole, attribués au cours de leur enfance et de leur vie tout entière, par lesquels ils se désignent et sont désignés. Souvent, le nom de baptême est inconnu ou oublié des autres, ce qui n'est d'ailleurs pas surprenant étant donné les utilisations magiques qui peuvent en être faites.
- 58 Pour étroitement corrélés qu'ils soient au référent culturel, les noms des bateaux permettent de déceler plusieurs groupes nominatifs révélant les préoccupations particulières et répondant à des attentes individuelles de leurs auteurs. Les noms constituent, en ce sens, une « extension du moi » de leur propriétaire. On peut dégager quatre registres sémantiques récurrents.
- 59 Parmi les plus nombreux, on trouve des références religieuses. C'est le cas des bateaux nommés « Guide us Lord », « Psaume 23 », « Leviticus »... L'invocation systématique de la protection des divers saints permet de saisir l'importance de la religion chrétienne, traduite localement et adaptée à une vision pratique.
- 60 Un autre pôle thématique est d'ordre éthique. Il regroupe des maximes de conduite pratique, véritable condensé de la philosophie du pêcheur révélant sa vision du monde et son positionnement explicite par rapport au groupe social, telles que « Be honest », « Respect life », « Daily bread », « Step by step », « Go easy », « I want »...
- 61 Un troisième registre rend compte de thèmes poétiques, familiaux ou supports d'identifications diverses. Nommer permet d'affirmer la singularité de l'objet possédé; le pêcheur y projette des caractéristiques qui lui sont chères (pseudonymes, nom de ses enfants). Dans ce registre, on trouve « Early bird », « Morning star », « Melody », « Lady Michelle », « Hero », « Warrior »...
- 62 Le nom de l'embarcation s'insère enfin dans un dialogue symbolique avec la communauté villageoise. Il constitue une réponse spécifique, un positionnement emblématique du pêcheur à l'égard des autres. Le nom manifeste alors, de manière souvent métaphorique, les rapports de force dans lesquels s'inscrit l'individu, les dénonçant en quelque sorte par effet de raillerie. Il traduit également souvent une réponse à un conflit larvé. De tous les noms de bateaux, c'est cette dernière catégorie qui est la plus représentée, avec des appellations telles que « Let them talk », « Revenge », « Take warning », « All is mine », *Papa lang palé*... En nommant leur embarcation, les pêcheurs se placent symboliquement sous la protection de l'effet persistant du signifié proféré.
- 63 Les pêcheurs sainte-luciens sont inscrits dans un cadre sous-tendu par la représentation omniprésente du « système-jalousie »; cela se manifeste du point de vue

des techniques de construction du gommier, des réseaux mobilisés ou du référent culturel présidant aux pratiques de protection et aux modalités d'appropriation des espaces fréquentés. Tous ces éléments révèlent une forte homogénéité du groupe, technique, sociale et symbolique.

- 64 Les yoles à « coque plastique » remplacent progressivement les gommiers et, devenant motorisés, elles permettent la fréquentation d'un espace plus étendu qui n'est plus représenté (approprié) en termes de Terroir, mais de Territoire³⁰. La grande nouveauté est un éclatement de l'échelle de proximité, s'illustrant entre autres par la césure qui s'est opérée entre les domaines domestique et professionnel, laquelle a eu pour conséquence un rétrécissement des réseaux d'interconnaissance et d'interdépendance des pêcheurs. Cela a eu un impact sur les représentations d'autrui et du milieu naturel, comme sur celles que les membres de ce groupe ont d'eux-mêmes.
- 65 Ainsi, d'outil de subsistance, le bateau, par les changements qui l'affectent, par la diffusion d'une logique économique se fait unité de production véritable; d'où une dislocation de l'organisation sociale et une évolution des représentations avec, notamment, une érosion du « système-jalousie ».
- 66 Les figures et les photos sont de l'auteur.

BIBLIOGRAPHIE

André-Bigot, Hélène

2002. « Rencontrer le “djab lanmé” ou du risque d’être différent chez les pêcheurs de Sainte-Lucie », *Imagi-mer. Créations fantastiques, créations mythiques*. Paris : CETMA (« Ketos »).

Anonyme

1984. *Dissertation sur les pesches des Antilles*. Manuscrit anonyme de 1776. Montréal : Presses de l'Université de Montréal, Centre de recherches Caraïbes.

Boghen, Dan & Myriam Boghen

1972 « Notes sur la médecine populaire à la Martinique », in *L'archipel inachevé. Culture et société aux Antilles françaises*. Montréal : Presses de l'Université de Montréal.

Bougerol, Christiane

1978. « Données de médecine populaire à la Guadeloupe », *Journal d'agriculture traditionnelle et de botanique appliquée* XXV (3) : 163-183.

Du Tertre, Jean-Baptiste (R.P.)

1978. *Histoire générale des Antilles habitées par les Français*. Fort-de-France : E. Kolodziej, (4 tomes) (1654).

Labat, Jean-Baptiste (R.P.)

1742. *Nouveau voyage aux isles de l'Amérique*. Paris : J. B. Delespine (3 tomes).

Laplante, André

1972. *Un système d'entraide traditionnel d'échange de journées de travail : les convois marie-galantais*. Montréal : Centre de recherche caraïbes, Université de Montréal.

Price, Richard

1966. « Fishing rites and recipes in a martinican village », *Caribbean Studies* VI(1) : 3-24.

Rochefort, Charles (de)

1685. *Histoire naturelle et morale des îles Antilles de l'Amérique*. Lyon : C. Fourny.

NOTES

1. Tous les termes en italiques sont en créole sainte-lucien; certains vocables apparaîtront en anglais (langue officielle de l'île).
2. En 1989, les banques n'offraient déjà qu'un crédit à hauteur de 50 % de l'achat total (moteur et embarcation) d'un gommier, alors qu'elles finançaient à 80 % l'achat d'une yole avec coque plastique.
3. Un gommier construit en acacia est dit particulièrement « favorable » à tout type de pêche et à la capture rapide des poissons, cette embarcation étant réputée « chaude ». Cependant, les sorties en mer à bord d'une embarcation construite en acacia sont toujours limitées à la demi-journée : en aucune manière celle-ci ne doit se trouver en mer à midi et à minuit car, si tel était le cas, dit-on, un bruit strident s'échapperait du bois, effrayant pêcheurs et poissons.
4. La période de la lune montante, culminant avec la pleine lune, est pensée comme peu propice à la coupe des gommiers. Un arbre coupé à cette période est susceptible de se détériorer rapidement, la montée des vermines et de mites (vers) attaquant le bois étant proportionnelle à la montée de sa sève et de la lune. Il faut donc attendre la descente de la sève pour prévenir cette détérioration. Ce principe est appliqué à la coupe de tous les bois (y compris de montage de nasses) et des bambous. Il découle d'un savoir naturaliste
5. La coupe est soumise à une taxe de 7 EC\$ par pied carré (le droit de coupe d'un gommier de 11 pieds de longueur, la taille standard, revient à 77 EC\$) (un east caribbean \$ = 2,05 F en 1995).
6. Différentes scies (*si*), haches (*ach*) et herminettes; le terme générique qui désigne ces dernières est *adz*, dérivé de l'anglais « adze », bien que celles-ci aient des appellations créoles selon leur taille et leur forme : le *moko* est une herminette droite, les *ti amin* (« petit à main ») et *ti* (« petit ») sont des herminettes courbes plus ou moins grandes, le manche du *ti* étant plus court que celui du *ti amin*.
7. Lorsque l'arbre était abattu à l'aide d'outils à main, le tronc était coupé en deux dans sa longueur et d'une de ses sections était tiré le monoxyle. Du fait des découpes successives nécessaires pour isoler le bloc monoxyle, l'autre section était inutilisable; c'est la raison pour laquelle les bords et les clins étaient taillés dans d'autres bois que le gommier.
8. Correspondant à la durée des enquêtes de terrain que j'ai conduites.
9. De nos jours, le bûcheron s'aide de chaînes autobloquantes, manipulées par une ou deux personnes, ce qui permet de descendre le tronc beaucoup plus aisément sans qu'il soit maintenant nécessaire de faire appel à des personnes extérieures. Ce travail, ainsi fortement mécanisé, n'impose plus la mise en œuvre d'un *kudmin* (« coup de main »), système d'entraide symétrique différé.
10. Plus le moteur est puissant et plus seront nombreuses les allonges qui empêchent le bateau de « rouler ».

11. Lorsque les embarcations naviguaient à la voile, la quatrième *tot* ou *to gwan bó* (« banc grand mât ») était elle aussi percée puisque venait s'y loger le mât de la grande voile; ce banc était également renforcé, ainsi que la *koub* sur laquelle il était fixé, de manière à supporter le poids de cette voile.
12. Les travaux d'entretien des gommiers sont assez contraignants et s'effectuent dès qu'ils s'avèrent nécessaires (pièces à changer, calfatage et peinture du bateau à refaire...), au minimum une fois par an.
13. La monnaie n'étant pas le seul moyen d'échange, nombre des biens et services échangés ne sont pas monnayables.
14. On parlait également de *kudmin* pour définir l'entraide des pêcheurs dans les opérations de halage du gommier à terre.
15. Durant cette même période, la pêche reposait sur une économie d'autosubsistance, révélée par la valeur accordée au produit qui participait avant tout à la consommation du foyer; le surplus devenait monnaie d'échange dans un système de troc, étant échangé contre d'autres denrées alimentaires, agricole en grande partie, mais aussi marchandes, incluant des produits de consommation courante telles que la farine, le riz, le sel, les bougies..., les peintures de protection des embarcations et des maisons. La valeur de la production se comprend également par l'importance accordée à la « godaille », c'est-à-dire au prélèvement sur les prises de pêche que recevaient toutes les personnes embarquées, y compris les « mousses ». En bref, celle-ci ne s'exprimait pas en termes monétaires, pas plus que les transactions ne donnaient lieu à un paiement en argent. Il n'existait pas de cours de vente spécifique du poisson. La seule distinction des différentes espèces de poissons reposait sur leur taille; chaque catégorie de poissons (de fond comme de surface) n'étant différenciée qu'en termes de « grand » ou de « petit ». Le poisson était vendu par lot, le poids des lots n'intervenant pas dans leur estimation. C'était également le cas des denrées agricoles. L'estimation des lots de poissons était fonction de la demande et de la raréfaction des prises. Cela restait valable pour les lots d'autres produits contre lesquels ils étaient échangés.
16. De moins en moins résorbée par les possibilités migratoires.
17. Les phénomènes de jalousie —de nature et d'intensité diverses— affectent toutes les sphères d'inscription sociale de l'individu, qu'elles soient privées ou publiques.
18. L'importance et la nature du recours à ces protections varient dans le temps en fonction des évolutions dans la pratique de la pêche et des représentations concomitantes. Les protections représentent néanmoins pour le pêcheur la condition nécessaire à une capture et, de plus en plus, pour assurer son rang dans une dynamique croissante de promotion sociale et de réussite individuelle.
19. Dans le cadre de la pêche, l'apprentissage de protections dérive de l'initiation aux connaissances magiques, dispensée par le parrain du futur pêcheur. Le terme de parrain peut s'appliquer à une parenté réelle ou fictive. Souvent, dans le cadre de la pêche, le parrainage relève des deux types de parenté puisque le parrain, choisi par le père, sera celui qui initiera l'enfant au métier de pêcheur. Appartenant au réseau des alliés, le choix du parrain s'effectue au sein du groupe des pêcheurs, renforçant leur cohésion.
20. Des techniques propitiatoires existent également. Cependant, leur objectif étant d'« appeler » la chance, elles appartiennent à un autre ordre qui sera analysé ultérieurement, se fondant sur les notions de chaud et de froid aux Antilles, en rapport au choix des couleurs de la coque des bateaux.

21. Des croix, disposées aux quatre angles de la maison, servent également à sa protection.
22. Deux bois à finalité magique particulière.
23. Le choix des couleurs des coques, comme des maisons au demeurant, traduit des préférences individuelles, mais peut également signaler des phénomènes de mode. Par exemple, les couleurs de nombreux bateaux et maisons sont empruntées au mouvement Rastafari : rouge, vert et jaune.
24. Sans entrer dans une analyse symbolique des couleurs, de leurs rôles et de leurs référents systémiques, on peut prendre l'exemple de la couleur rouge. Rouge, comme le sang menstruel des femmes qui constitue un risque majeur, non seulement pour les engins de pêche calés (nasses et filets) qu'il leur est interdit d'enjamber, mais aussi pour les bateaux. C'est afin d'empêcher que le sang ne coule et que son odeur ne se répande qu'un interdit frappe les femmes en général et en particulier les femmes menstruées. Il ne faut en effet pas qu'il y ait de contact direct entre le sang de la femme et l'embarcation; par translation, l'indisposition de la femme caractérise un état de corps non fertile. Il ne faut sans doute pas non plus oublier que le sang et le *fwé* (l'odeur du sang entre autres), comme le *manèv* et la couleur et la couleur rouge, sont censés attirer le *djab lanmé*. Ainsi, les règles des femmes nuiraient à l'équilibre acquis entre les pêcheurs embarqués, leur bateau, les couleurs de celui-ci et les protections. La mer, dans cet ordre de représentations, serait féminine. Un glissement symbolique s'opèrerait : mer-mère, comme lieu de production nourricière et maison-mère, comme lieu de reproduction.
25. Christiane Bougerol (1978) analyse le fonctionnement du système médical et montre qu'il doit obéir à une règle qui, visant à maintenir l'équilibre entre état chaud et état froid, garantit l'harmonie du corps. Les brusques changements de température sont donc à proscrire puisque les écarts de température sont susceptibles de modifier la consistance du sang. La chaleur du corps en équilibre est une préoccupation constante des individus. Un déséquilibre calorifique peut être rétabli, notamment à l'aide de la phytothérapie, où les plantes sont utilisées pour des bains, des injections, des lavements, des emplâtres et pur la préparation de différentes boissons.
26. Dans un autre article (André-Bigot 2002), j'ai spécifiquement développé cette idée, montrant que, centrale chez les pêcheurs, elle cristallise une partie des angoisses liées à leur activité et à leur vie dans l'exercice de leurs pratiques. Au sens où la notion de *djab lanmé* est mobilisée dans le cadre de pratiques magiques à finalité d'attaque contre autrui (ne serait-ce que pour capturer plus) et témoigne de formes de « culpabilité » propres aux pêcheurs dans l'exercice de leur métier, elle rend compte de logiques de différenciation interindividuelles. Cette notion, associée à une limite à ne pas franchir, interprétée comme une forme de transgression, est garante d'un principe de pseudo-égalité entre les pêcheurs et témoigne de la sorte du fort contrôle social existant dans cette société.
27. En aucun cas un capitaine « employé » ne sera surnommé du nom de l'embarcation qu'il dirige. Notons que l'identification des pêcheurs en mer par le nom des embarcations ne s'applique pas plus aux matelots. Cela est dû au fait que maintenant, matelots et capitaines changent fréquemment d'embarcations.
28. L'étymologie de l'appellation créole « *nom gaté* » force à réfléchir sur la valeur attribuée à ce surnom : *gaté* peut autant signifier qu'il s'agit d'un surnom, qu'il peut révéler « l'illégitimité » de celui-ci; *gaté*, c'est-à-dire ne manifestant pas l'émanation de la personne, qu'il protège ainsi d'éventuelles attaques en sorcellerie.

29. « Nom » équivaut à « prénom » puisque, de par la structure particulière de la famille antillaise, le nom étant souvent un matronyme connu du groupe, c'est le prénom qui fait l'objet de protection. Prénom qui, soulignons-le, est attribué à l'enfant par son parrain et sa marraine, c'est-à-dire qu'il relève encore d'un système de protection particulier.

30. Le Territoire est opposé au Terroir. Pas plus qu'il n'est topographié —du fait de son éloignement du rivage, il échappe à la prise d'amers—, les poissons qui y sont pêchés, à l'aide d'engins non calés, sont des espèces de surface. Ainsi, le Territoire étant socialisé sur un mode différent de ceux qui prévalent sur le Terroir et sur les espaces terrestres, les représentations relevant du « système-jalousie » —et les protections attenantes— n'y ont plus cours.

RÉSUMÉS

À Sainte-Lucie (Petites Antilles), l'élément matériel qui autorise, organise, détermine et symbolise l'activité de pêche et ses composantes est l'embarcation. En la plaçant au point de départ de l'analyse, il s'agit de s'interroger sur un ensemble de champs connexes, du plus proche (la construction d'une embarcation particulière, le « gommier »), au plus éloigné (évoquant certaines représentations). Penser les matériaux de construction du gommier, les peintures de sa coque et, parallèlement, les modalités de construction des habitations, permet de mettre en évidence des modes d'appropriation analogues. Ainsi est-il possible d'analyser les valeurs du groupe des pêcheurs de Sainte-Lucie, exprimées au travers du traitement de leurs embarcations, et de saisir le mode d'appropriation des espaces de pêche qu'ils fréquentent.

The boat, metaphor of social inscription for the Saint-Lucia fishermen

In Saint-Lucia (West Indies), the element which authorises, organises, determines and symbolises fishing activities, is the boat. Placing this latter at the starting-point of the analysis, a scope of related fields are examined, from the closest (the construction of a particular type of small vessel, the « gommier ») to the furthest (the evocation of some representations). The comparison of the construction materials of the gommier, of the paintings on its hull and of the modes of construction of the habitat shows similar modes of appropriation. Therefore, it is possible to study the ethical standards conveyed in the making of their boats by Saint-Lucia fishermen and to grasp the modes of appropriation of the fishing-grounds they exploit.

La embarcación, metáfora de una inscripción social entre los pescadores de Sainte-Lucie

En Sainte-Lucie (Pequeñas Antillas), la embarcación es el elemento material que organiza, determina y simboliza la actividad de la pesca y sus componentes. Situándola en el punto de partida del análisis, se trata de interrogar un conjunto de campos conexos, desde el más próximo —la construcción de una embarcación específica, el *gommier*— hasta el más lejano: las representaciones. Pensar los materiales de construcción del *gommier*, las pinturas de su casco y, paralelamente, los modos de construcción de las viviendas, permite evidenciar formas de apropiación análogas. De tal manera que es posible analizar tanto los valores de los pescadores de Sainte-Lucie —a través sus *gommiers*— como el modo de apropiación de sus espacios de pesca.

INDEX

Mots-clés : Antilles, bateau, pêche, représentations, Sainte-Lucie, sorcellerie

Keywords : boat, fishing, representations, gommier, Saint-Lucia, sorcery, West Indies

AUTEUR

HÉLÈNE ANDRÉ-BIGOT

Département de sociologie, Université Pierre Mendès France, Grenoble II. « Techniques et culture », CNRS, 27 rue Paul Bert, 94204 Ivry-sur-seine Cedex.